

Émile ROUX-PARASSAC 1874-1940

Le 6 août 1940 s'éteignait dans la banlieue parisienne celui qui avait été surnommé le barde alpin ! Depuis lors, le nom d'Emile Roux-Parassac est bien oublié : aucune notice nécrologique dans le bulletin de la Société d'études ; pas plus de trois ou quatre lignes accompagnées, il est vrai, d'un portrait dans le « Panorama littéraire du pays gavois » de Me Emile Escallier, rien dans le chapitre consacré à la vie culturelle dans « Les Hautes-Alpes, hier, aujourd'hui, demain » !

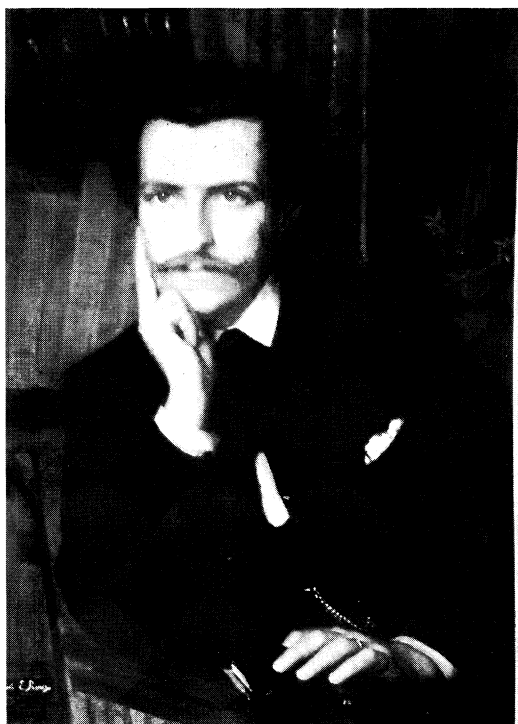
C'était donc justice que notre société près de cinquante ans après sa mort rende un hommage même tardif à cet écrivain doué, prolixe, mais qui n'a pas atteint, il faut le reconnaître, la place qu'il croyait devoir lui revenir, même si ses talents ont été récompensés par la Légion d'honneur en 1931 ! Le lecteur trouvera ci-après le texte demandé à Me Emile Escallier ; cet article, que le président de la Société d'études m'avait remis peu de temps avant de disparaître, figure dans la plaquette intitulée « D'une Alpe l'autre », publiée par la Société Fraternelle des Hautes-Alpes à Paris à l'occasion de son centenaire en 1985.

Dans un poème de 1904 dédié « A mon Ecole Primaire de Chorges » (1), Emile Roux résume en quatre vers ce qu'il aime, ce pour quoi il lutte, ce qui est sa raison de vivre :

*« Car ici commença ma soif d'indépendance,
Le culte de mon Alpe et de la liberté,
L'amour de tous les cieus après le ciel de France,
Le sentiment du bien, l'idéal de beauté... ».*

Irritant, souvent excessif, très sûr de son talent, — trop sûr peut-être ! — Emile Roux-Parassac a pourtant œuvré inlassablement pour promouvoir les Hautes-Alpes, en région parisienne particulièrement ; ses articles de presse, ses conférences, ses interventions sur les ondes ne se comptent plus ! Ne serait-ce qu'à ce titre, notre département doit se souvenir de son action.

(1) Ses parents, restaurateurs, suivaient la construction du chemin de fer ; cela explique les étapes de sa première enfance : Sisteron, lieu de sa naissance, ensuite Laragne avant Chorges, enfin Veynes, berceau de sa famille paternelle.



à mon ami Paul Sui...
 Emile Roux

Emile Roux-Parassac au début du siècle

S'il « aima profondément nos montagnes et s'appliqua toute sa vie à les chanter », comme l'écrivit Me Emile Escallier, Emile Roux-Parassac, ce Dauphinois dans l'âme, n'était pas un témoin passif : brasseur d'idées, il n'hésitait pas à s'engager, voire à ferrailer par exemple pour la création de syndicats d'initiative efficaces.

Ardent patriote, il était aux côtés de Clovis Hugues pour déclamer son poème « Aux Alpains morts pour la Patrie », lors de l'inauguration du monument aux morts de la guerre de 1870-71 à Savines en 1903, à l'invitation de François Pavie, le député-maire. Républicain convaincu, il était

à nouveau à Savines quatre ans plus tard pour une autre inauguration, celle du monument dédié à la République; cette fois-là son poème s'intitulait « Pour notre Alpe ».

Mais encore comment passer sous silence les soirées artistiques qu'il donnait avec son épouse, Augusta : lui, récitant des vers, elle, ancienne cantatrice interprétant les œuvres de son mari mises en musique par divers compositeurs ? En écrivant ces lignes, j'ai sous les yeux le programme d'une matinée artistique organisée à Lyon par la société amicale des Haut-Alpins pour le vingt-cinquième anniversaire de celle-ci; lui est, en toute modestie, présenté comme « l'apôtre de la France pittoresque », elle, tout aussi simplement, ajoute à son nom « de l'opéra et de l'opéra-comique » !

Et puis comment oublier l'ensemble de l'œuvre de cet érudit plus lettré qu'historien — il était, dit-on, capable de traduire quatre langues (2) ? Il a été tenté d'en faire ci-après un état, mais est-il exhaustif ? Nous nous garderons de l'affirmer ! Toutes les sources disponibles ont été exploitées, notamment les fichiers des Archives départementales des Hautes-Alpes et de la Société d'études et naturellement celui de la bibliothèque nationale.

Chacun verra combien cette œuvre est vaste, diverse, foisonnante. Un livre comme les « Contes et légendes des Hautes-Alpes » ne devrait-il pas figurer au florilège des œuvres alpines et même être réédité un jour ? A propos de cet ouvrage, Emile Dermenghem, ancien archiviste départemental écrivait en 1938 un article confié au périodique « Les Nouvelles Littéraires » :

« Avec le fécond écrivain alpin, plein de verve et de lyrisme, nous parcourons les montagnes paisibles du Gapençais, où le grand Saint Arey domptait les ours; de l'Embrunais, d'où sont partis les archevêques; du Briançonnais, si attaché à ses coutumes; du Queyras, où vint mourir le dragon du Vaucluse; du Champsaur, patrie de Lesdiguières et du rigodon; du sauvage Valgaudemar, où mugissent les marmites du Diable mais où luit l'Etoile de Noël; de la Vallouise, où l'on enferma les Vaudois et où l'on conserve d'impressionnantes légendes dans un décor hallucinant, l'hiver ».

Comment ne pas remarquer enfin, pour le regretter, qu'Emile Roux-Parassac n'a presque rien confié à notre Bulletin, si ce n'est en 1930 un texte à propos d'un almanach de l'an VIII, et deux ans auparavant l'article nécrologique de son ami Paul Guillemin avec une bibliographie des œuvres de celui-ci. Notre auteur qui se sentait « presque son fils adoptif » rend hommage à cet étonnant collectionneur dont les multiples dossiers sont toujours aussi appréciés des chercheurs venant aux Archives départementales à Gap.

Au début de ce texte, Emile Roux-Parassac constate avec une infinie tristesse que son ami « *partit ignoré de tous, le silence seul l'accompagna dans*

(2) Il fit de nombreux séjours à l'étranger notamment en Allemagne; il étudia deux ans à la faculté de Munich. Par ailleurs, il fut l'un des cinq membres du premier comité espérantiste qui se fonda en France; c'était à Grenoble en 1899.

la terre ». Etrange coïncidence ! N'en sera-t-il pas de même pour lui une douzaine d'années plus tard ? (3).

A l'évidence, le nom d'Emile Roux-Parassac mérite de rester dans la mémoire collective haut-alpine; ce modeste travail avait pour seule ambition de nous le rappeler (4).

Georges Dioque

*
**

Emile ROUX-PARASSAC
vu par Me Emile Escallier
président de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes

Le souvenir d'Emile Roux-Parassac pourrait s'articuler autour de trois de ses images.

La première est un tableau du peintre lyonnais Pierre Bonnaud, reproduit au frontispice d'une brochure de notre compatriote intitulée *Erreurs d'hier. Réalisations de demain*, datée de l'année 1917. Sur un fond de montagnes enneigées, se détachent le buste de l'auteur et un sous-titre « L'Apôtre de nos Alpes ». Né à Sisteron en mai 1874, il atteint alors sa quarante-troisième année. Après des études en Allemagne, (on affirme, mais je n'en ai pas la preuve, qu'il fut lecteur à la Cour de Bavière), fixé à Veynes, puis à Grenoble, il s'est pour l'état-civil appelé tout simplement Emile Roux et c'est à un lieu-dit de la commune de Veynes qu'il a emprunté, postérieurement à l'année 1904, le pseudonyme de Parassac. Pseudonyme évocateur : *apparer* son sac, dans notre dialecte local, c'est le tendre, ouvert, à celui qui lors de la moisson, doit y enfermer la récolte. Sa moisson à lui n'est pas encore abondante, mais il a publié cependant, en 1902, dans une belle présentation, un volume de vers intitulé *Souffles d'en haut*, et en 1910 ses *Poèmes de l'Alpe*. Le portrait qu'en a fait Pierre Bonnaud le représente en sa quarantaine, l'œil vif, la barbe assyrienne, la moustache épaisse, le chef coiffé d'un feutre noir aux larges ailes, comme en portaient alors les rapins et les familiers des Muses. Il ne manque pas d'allure.

(3) Il est émouvant de souligner que Mme Augusta Roux-Parassac, la fidèle compagne, ne survécut pas au décès de son mari. Elle mourut quatre jours plus tard, emportée par le mal dont elle souffrait depuis quelque temps.

(4) Que l'on me permette de remercier ici Mlle Annie-Claude Inard, documentaliste diplômée de l'Institut National des Techniques de la Documentation, dont l'aide m'a été précieuse dans cette entreprise qui s'est révélée fort délicate au fur et à mesure de l'avancement des recherches.



Emile Roux-Parassac

J'ai recueilli dans mon *Panorama Littéraire du pays Gavot* la seconde image. Il est assis derrière une table sur laquelle s'appuie sa main droite; le bras gauche soutient le visage, celui d'un homme près de la cinquantaine. Adieu la barbe et le vaste chapeau : Réduit aussi, le volume de la moustache : c'est un conférencier que nous avons devant nous. Effectivement, fixé désormais à Paris, il multiplie un peu partout les manifestations oratoires, en même temps qu'il collabore à diverses feuilles, notamment au *Courrier des Alpes*, l'hebdomadaire gapençais, où depuis 1897 il donne chaque semaine un article sur le thème « Les Alpes aux Alpains ». Il affiche beaucoup d'ambition, comme en témoignent ces deux strophes qui ressembleraient avec un brin de génie en plus, à un « à la manière de Victor Hugo ».

*« Je suis ivre d'air et d'espace,
Et d'amour et de liberté
C'est pourquoi Dieu voulut ma place
Sur nos monts vêtus de clarté.*

*Je veux gravir, monter sans cesse,
Puissé-je escalader les Cieux,
Ravir au soleil la caresse
Qui laisse une flamme en mes yeux ».*

Roux-Parassac n'atteindra jamais les sommets. Dès cette époque cependant il est considéré comme le *barde alpin* et il s'en montre fier.



Emile Roux-Parassac

La troisième image se trouve dans la brochure qu'en 1935 il a consacrée en hommage à l'abbé François Pascal lorsqu'une plaque commémorative fut fixée à l'Epine sur la façade de la maison natale de l'auteur des *Fatourguetos*. Assis dans un fauteuil, les cheveux blancs rejetés loin du front, il a l'air détendu d'un sexagénaire embourgeoisé regardant avec sérénité devant lui. Un regard clair dans un beau visage plein, désormais privé de moustache. Il habite Bagneux dans une maison où il a logé « sa vaste bibliothèque » et qu'il a baptisée « Le maset du gavot ». Il continue sa collaboration fidèle à la presse dauphinoise et ses tournées de conférences. A la fin de sa vie, il en aura prononcé, dit-il, plus d'un millier. Son

œuvre écrite s'est enrichie d'un recueil de *Contes et légendes des Hautes-Alpes*, imprimé à Gap, chez Jean et Peyrot.

En 1921, il a donné son adhésion à la Fraternelle des Hautes-Alpes, mais il l'a quittée en 1925, sans préciser pourquoi, pour émigrer vers L'Union amicale des Hautes-Alpes, fondée à Paris en 1905. En 1927, il en est devenu le président, un président très actif qui ne néglige pas de s'intéresser à des questions matérielles lorsque l'avenir du pays alpin est en jeu, tels par exemple les horaires du rapide Paris-Briançon mis en marche en 1928 grâce à l'influence de Maurice Petsche, député des Hautes-Alpes.

A la veille de la guerre de 1939, sa signature figure au bas de quelques poèmes publiés dans *l'Almanach de la Montagne* qui ne survécut pas au grand cataclysme mondial. Aimables fantaisies prouvant qu'il ne dédaignait pas le calembour. Ainsi par exemple :

A Gap. Place Alsace Lorraine :

Grande laitière à son côté — Un jour longuement arrêté — Au pied d'un vilain candélabre — Un vieux monsieur à face glabre — Entre les deux se dérobaît : — La laitière et le poteau laid.

Place Jean Marcellin :

En plein été, fourrure au cou — Robe de gaze et montrant tout Passait une élégante dame. — Un quidam avivait sa flamme. « Tiens, dit un paysan gougenard : - C'est le corps beau et le renard ».

Simple amusettes qui ne sont pas des *Souffles d'en haut*. Puis ce furent les années noires. Il ne leur survécut pas. Il est mort à Bagnoux, le 6 août 1940. Dans les événements dramatiques de l'époque, son départ et celui de son épouse passèrent inaperçus. Une légende se créa autour de leur tombeau. Je l'ai recueillie de la bouche d'Albert Marchon, le cher auteur du *Bachelier sans vergogne* qui m'affirma qu'en cette période de restrictions ils étaient morts de faim. On sut, plus tard, qu'il n'en était rien et que leur décès était dû à des causes naturelles chez tous les vieillards.

Il faut nous incliner sur cette tombe. Elle est celle d'un homme doué d'indéniables qualités intellectuelles, mais qui finalement rata sa vie. Pour tout dire, et sans trahir sa mémoire, je crois sincèrement qu'il avait conscience de ce qu'il aurait pu être et qu'en fin de compte il n'a pas été. Plus et mieux qu'un écrivain régionaliste de seconde zone, il faut le considérer comme un promoteur du tourisme populaire si florissant aujourd'hui, qu'avec un peu trop d'optimisme sans doute il voyait déboucher sur un progrès social. Dans une de ses conférences, publiée en 1904 à Grenoble chez Gratier et Rey, sous le titre « *L'Alpinisme Populaire — Le rôle social de l'alpinisme* » il s'exprimait ainsi :

« Grâce à notre lutte infatigable contre les obstacles à notre énergie soutenue aux flancs escarpés, nous avons vu se centupler notre courage, notre patience, notre bon sens et notre force d'âme. Quelque chose de l'imposante majesté des cimes s'attachait à nos fronts, l'air robuste des espaces sereins gonflait nos veines : à notre insu presque, nous redevenions de jour en jour meilleurs. Nos caravanes ont appris sur les sommets ce communisme sans utopie, que suscite la bonne camaraderie, sœur de la fraternité ».